VERSIONS FRANÇAISES

Pietro Aretino

# *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*

ÉDITION D'ELSA KAMMERER

ÉDITIONS RUE D'ULM

*Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*

COLLECTION VERSIONS FRANÇAISES

Pietro Aretino

# *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*

Extraits de la traduction de Jean de Vauzelles (1539)
adaptés par Elsa Kammerer

Annotation et postface d'Elsa Kammerer

Avant-propos de Marie Madeleine Fontaine

ÉDITIONS RUE D'ULM

© Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2004
45, rue d'Ulm – 75230 Paris cedex 05
www.presses.ens.fr

ISBN 2-7288-0303-X
ISSN 1627-4040

# *Avant-propos*

Les textes pieux de l'Arétin et leur traduction par Jean de Vauzelles, qu'Elsa Kammerer choisit de rendre accessibles ici, ne sont pas de simples curiosités. Ce sont à la fois des documents irremplaçables sur la nature du sentiment religieux en ce début du XVI^e^ siècle, et des indications précieuses pour tous ceux qui veulent comprendre le traitement précis des scènes religieuses en fonction de leurs sujets et des émotions qu'elles cherchent à exprimer ou provoquer, dans la peinture comme dans la sculpture de la Renaissance, en France comme en Italie.

Avec toute la sensibilité qu'ils cultivent en pleine conscience et les plus infimes détails qui leur permettent d'inscrire les récits dans une représentation, ces fragments nous font saisir le courant profond qui unit les leçons des Évangiles, mais aussi des Évangiles apocryphes et de la *Légende dorée*, à la vie nouvelle que vient d'infuser l'Antiquité païenne aux œuvres de Raphaël et de Michel-Ange. Fort soucieux de guider de sa plume les artistes – ses amis Titien, Lotto, Salviati ou Tintoret qu'il admire, fréquente ou inspire –, l'Arétin multiplie à leur intention de riches scénarios qu'il semble important de faire mieux connaître par la traduction.

Mais pourquoi, dira-t-on, ne pas traduire directement l'Arétin en français moderne ? Sa prose ornée, excessivement fleurie et papillonnante, serait sans doute défigurée dans notre langue ou plus simplement ridicule – à preuve la réception si gênée de ces œuvres aujourd'hui. Pour rendre intelligibles ces *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*, il était donc souhaitable de maintenir dans la langue une distance sensible qui restituerait un peu de l'esprit initial de ces textes surprenants, et pour cela de faire appel à la médiation de la première traduction française, puisqu'on avait la chance de posséder celle que Jean

de Vauzelles a donnée en 1539 à la demande de Marguerite de Navarre, avec l'accord de l'Arétin lui-même.

Il était cependant impossible de reprendre telle quelle cette traduction, très séduisante, mais difficile. À la fois trop pieux, trop respectueux et trop fidèle, en effet, pour ne pas rechercher lui-même un compromis entre l'italien le plus sophistiqué et le français le plus direct, Vauzelles a bien souvent donné à sa phrase l'ordre des mots et le lexique de la phrase italienne, au risque de nous égarer, si bien qu'une édition critique de ce texte n'aurait fait qu'éloigner un peu plus les lecteurs. Il fallait donc traduire à son tour le traducteur, mais le moins possible ! C'est la tâche paradoxale que s'est fixée Elsa Kammerer, en décidant de ne résoudre que les mots ou les passages susceptibles d'entraîner des méprises (ils étaient déjà assez nombreux…) et de jauger continuellement l'état de la langue comme le sens des mots en fonction de notre réception. Elle l'a fait sans modifier le lyrisme, la ferveur et la précision de ce français de la Renaissance qui absorbait si bien l'italien. Au bout du compte, c'est un grand plaisir de voir que tant de choses restent compréhensibles aujourd'hui, et nous espérons que ce travail exigeant et périlleux permettra dorénavant de mieux évaluer les intérêts multiples de ces *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*.

M. M. F.

# *Note sur l'édition*

Afin de permettre au lecteur moderne d'apprécier la saveur du texte sans être arrêté par les obstacles de la langue du XVI^e^ siècle, augmentés encore par la traduction très littérale de Vauzelles, nous avons choisi de ne pas en donner une édition critique, mais une traduction très fidèle pour le sens, où ont été résolues les difficultés de syntaxe, d'ordre des mots ou de lexique lorsqu'elles étaient trop importantes.

Nous avons voulu être la plus exacte possible dans la recherche des équivalents modernes quand le lexique est intéressant par sa précision, mais incompréhensible aujourd'hui. Quand aucun équivalent n'a pu être trouvé, nous avons laissé le mot originel en donnant son sens en note (type : *humeur, esprits*). Nous avons régularisé les majuscules et modernisé les noms propres (type : Jérusalem pour *Hierusalem* ; Jésus pour *Iesu*).

*Titres*

Pour mettre les fragments que nous avons choisis en relation avec la peinture, nous avons attribué à chaque extrait un titre conforme à la dénomination habituelle des scènes religieuses traitées par les tableaux auxquels nous renvoyons.

*Notes apportées à la traduction*

Nous reproduisons dans les notes le texte italien et le texte français d'origine dès que le passage est délicat. Nous ne traduisons pas les textes nouveaux de Vauzelles apportés en complément, et nous nous contentons de les reproduire en adoptant les règles de transcription suivantes :

– dissimilation de *u* et *v* (type : « merveilleux » pour « merueilleux »), de *i* et *j* (type : « tousjours » pour « tousiours ») ;

– remplacement de *a* par *à*, de *ou* par *où* pour éviter l'équivoque de lecture ;

– addition de la cédille du *c* devant *a, o, u* dans tous les cas (type : « sçait » pour « scait ») ;
– résolution des abbréviations ;
– rétablissement des traits d'union (type : « d'elles-mesmes » pour « d'elles mesmes » ; « puniray-je » pour « puniray ie ») ;
– addition des accents aigus sur les finales en *-é*, *-és* et *-ées* (type : « abusées » pour « abusees » ; « és » pour « es » qui signifie « dans »), rétablissement des accents à l'intérieur des mots (type : « héréticques » pour « hereticques ») ;
– établissement de la ponctuation moderne ;
– emploi des règles adoptées dans notre traduction pour les majuscules et les noms propres ;
– utilisation des crochets droits pour nos interventions.

Nos références renvoient aux ouvrages cités dans la bibliographie en fin de volume. Pour les *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*, que nous appellerons désormais *Trois livres*, nous renvoyons à l'édition de 1539 et, le cas échéant, à notre traduction si le passage figure dans nos morceaux choisis. Pour les *Tre libri dell'umanità di Cristo*, que nous appellerons *Tre libri*, nous renvoyons à l'édition de 1539.

Nous remercions vivement Marie Madeleine Fontaine pour l'aide qu'elle a apportée à cet ouvrage.

E. K.



Fig. 1. Caraglio, *L'Annonciation* (perdue),
gravure d'après Titien, 1536.

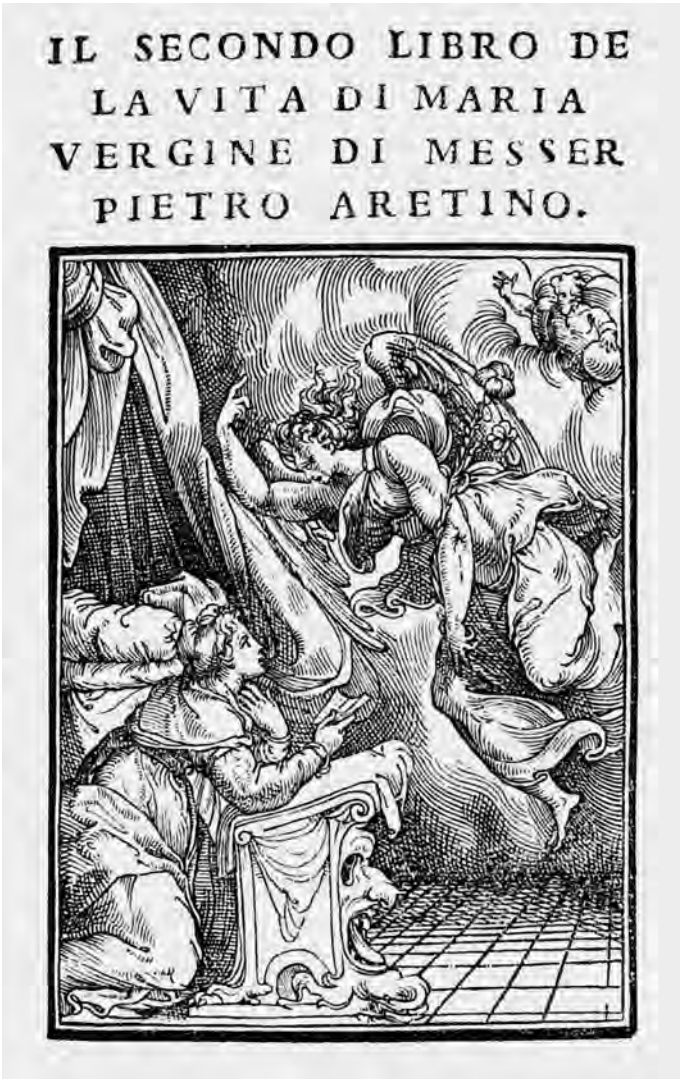



Fig. 2. Francesco Salviati (attribution), *L'Annonciation*, gravure ouvrant le second livre de *La Vita di Maria Vergine* de l'Arétin, 1540.



Fig. 3. *L'Annonciation*, gravure ouvrant les *Trois livres*, 1539.

# L'Annonciation[1]

Dieu laissa s'ouvrir les bras de sa miséricorde et les étendit en embrassant non seulement le Paradis tout entier, mais en touchant aussi d'une main la tête de l'Orient et de l'autre les pieds de l'Occident. Alors se tut l'harmonie des sphères[2] ; les mouvements des astres s'arrêtèrent, les vents firent silence, l'air s'immobilisa, les fleuves retinrent leur cours et le feu ne s'augmenta ni ne diminua de matière. Dieu, d'un seul signe du sourcil, convoqua devant lui l'un de ses courriers ailés. Le messager ficha son regard sur le visage de Dieu[3], à la manière d'un esprit élu qui se nourrit du mets éternel de sa contemplation, et il entendit qu'on lui disait ces paroles dans le langage de Dieu :

« Ne t'inquiète pas de devoir quitter ton rang fixé pour descendre parmi les mortels, bien que tu appartiennes à l'armée qui est ici sous mes ordres, car c'est un don généreux de ma clémence, non pour que tu voies combien la terre est loin d'égaler le ciel, mais afin que tu connaisses celle qui fut d'abord déesse ici, dans le ciel, avant d'être dame là-bas. Pour l'avoir choisie le jour où je choisis de faire le monde, et pour nulle autre raison que pour incarner en elle ma parole qui, enfantée d'elle, rétablira l'accord pacifique de l'homme avec Dieu[4], il est juste que tu ailles lui dire qu'il est temps désormais que la nature humaine se rende maîtresse des afflictions de l'Enfer et des craintes de la mort. Déploie donc ton vol ! Le Paradis te sera ouvert à la Voie lactée[5], que j'ai fait faire par Nature pour que les âmes des bons viennent jusqu'à moi. Je t'enseignerai comment entre les cités phéniciennes et le Jourdain (qui dans peu de temps sera le bassin du baptême[6] de mon fils) se trouve la

région de Judée, qui par ses autels et ses sacrifices a mérité que son nom soit ici connu. Je te désignerai du doigt dans quelle partie de son royaume habite la Vierge à laquelle tu vas porter ton salut et mon Verbe[7]. La divinité de ma parole mêlée à son humanité virginale se transformera en Sauveur des nations[8]. Mais c'est le regard que tu porteras sur la terre, sans autre instruction, qui te fera comprendre où elle habite à la lumière éclatante qui la surmonte en manière de diadème[9]. »

Aussitôt que le maître des éléments eut ainsi parlé, sa face majestueuse ressembla au soleil qui se levait alors sur l'océan. Et, tandis qu'il étincelait outre mesure du feu de son éternelle gloire, il naquit au Paradis un bruit dont l'ineffable allégresse ne se peut égaler qu'à celui que firent les armées célestes à l'heure où Gabriel reçut l'ordre d'aller semer le Verbe divin au jardin qui lui avait été désigné[10]. Et si l'envie pouvait naître entre les anges, elle y fût née aussitôt que Gabriel reçut cette grande mission, car chacun eût voulu être le messager d'une telle ambassade. La terre entendit murmurer la partie du ciel qui devait s'ouvrir ; à ce bruit se mêlaient quelques clartés et frémissements, mais aucune épouvante[11] ; et les éclairs étaient si nombreux et si denses qu'il semblait qu'à chaque instant éclatât le tonnerre qui en fendant les nues enfante la foudre.

Pendant que les yeux du monde entier se fixaient sur une si grande merveille, une multitude flamboyante de séraphins déploya dans l'air ses splendeurs ; d'une secousse de leurs ailes, ils écartaient les nuées qui barraient le sentier où devait passer l'ange[12]. Après qu'ils eurent dégagé une bonne partie de pur azur, voici que s'ouvre le Paradis et que les vents, comparus sans être appelés, donnent leur mouvement aux plumes angéliques. Au moment où Gabriel prit son envol, c'était comme si les anges dépliaient une colombe qui, posée sur un toit, fait bruire ses plumes en battant des ailes[13]. Ensuite l'ange s'en va par l'air paisible et, sans s'arrêter, vole au ras du chemin sans le moindre mouvement d'ailes. Ainsi l'oiseau dont je parle ressemble à un vaisseau palmé qui, fendant les ondes, vole à la descente des eaux[14].

Le messager du Père des dieux, dont la lumière offensait les lumières, du petit point qu'il semblait être lorsqu'il sortit des maisons empyrées[15] en raison de la grande distance, commençait déjà à croître aux yeux des spectateurs. Et comme l'ange brillait de ce feu dont brillent les esprits bienheureux, les gens avaient beau aiguiser leur vue pour le regarder, ils ne pouvaient saisir la claire lumière dont resplendissait Gabriel. De la même manière qu'on discerne dans la flamme claire le charbon incandescent, on discernait en Gabriel un corps lumineux dont rien ne pouvait surpasser la splendeur aveuglante ; et comme on voit le fer filé au sortir de la forge étinceler d'infinies étincelles qui l'encerclent de toute part[16], il sortait des rayons dont l'ange était entouré un grand nombre d'étincelles identiques à celles que répandent les astres chargés d'humeur superflue[17].

Le bienheureux messager, fendant l'air, parut un moment se poser sur le sommet du mont Sinaï : en reconnaissant le lieu sacré où celui qui réfrène et éperonne les étoiles donna les lois à Moïse[18], il retint quelque peu ses ailes en hauteur et s'inclina au-dessus de ce lieu. Puis il reprit son vol, repéra Bethléem[19] du regard et se laissa aller vers ses murailles en battant des ailes à grand bruit ; il commençait déjà à apercevoir la cité. Il reconnut la maison de la Vierge au soleil qui s'était concentré tout autour d'elle et reluisait outre mesure ; eût-il été un homme, il eût eu le courage qu'ont ceux qui disputent la victoire à la course : lorsqu'ils se dirigent tout droit vers la marque du départ, le cœur leur saute dans l'estomac, car dans le même temps rivalisent peur et joie, mêlées à ce naturel désir de louange qui élève et suspend les pensées[20]. Lorsqu'il voulut entrer au saint logis, l'ange ne descendit pas entre terre et ciel avec ces cercles que forment les faucons en descendant, mais avec le suave tournoiement qui convient au vol des anges[21].

Au moment où il arriva, la Vierge, qui avait cessé de séparer les fils d'or et de pourpre dont elle tissait les parures des prêtres[22], avait l'esprit tout occupé à saisir le sens caché des prophètes[23] ; sa beauté miraculeuse la faisait resplendir d'une admirable divinité. Et il faut croire que Dieu lui donna non seulement une

vertu plus excellente, des qualités plus dignes d'être glorifiées, une pensée plus pure, un cœur plus tendre et un corps plus chaste qu'à toute autre femme, mais la fit encore plus gaillarde et plus gaie qu'aucune autre, quel que fût son âge. Son voile, que le vol de Gabriel souleva, recouvrit en retombant les cheveux qu'elle tenait envortillés sans aucun artifice sur sa tête[24]. De la simplicité de son front, elle rassérénait les pensées embrumées par l'affliction. La tranquillité qui apaise les tempêtes des cœurs[25] s'égayait entre ses sourcils, que l'honnêteté, d'un pinceau plein de gravité, avait dessinés d'un trait léger[26]. Ses yeux, qui jetaient à la ronde des regards pleins de modestie, consolaient l'âme de qui les contemplait ; et de leur douceur pleine d'amour et de grâce se recréaient les regards, comme les yeux fatigués de regarder ailleurs se recréent à la vue du vert des émeraudes. Sur ses joues fleurissaient nos espérances. Tout ce qu'elle regardait, tout ce qu'elle touchait devenait noble et précieux. Jamais personne ne la regarda avec de mauvaises pensées. Elle aima le silence[27]. Et le peu de paroles qu'elle disait était si doux qu'elles rendaient autrui bienheureux. Quand elle riait, ce n'était jamais pour elle, mais pour les gens tristes qui devenaient joyeux de sa joie. Du regard elle allaitait les bons et d'un signe de tête elle admonestait les mauvais. Ses œuvres enseignaient les saintes mœurs et à son apparence visible se discernait le chemin du vrai salut. La charité lui ouvrait les mains et la miséricorde faisait mouvoir ses pieds. Ses bras offraient un lit aux malades qui y recouvraient la santé[28]. Jamais elle ne connut l'oisiveté, car elle ne perdit jamais un instant en vain ; elle passait son temps tantôt à prier, tantôt à servir au temple[29]. Et sa compassion était si grande qu'elle mêlait toujours ses pleurs aux pleurs d'autrui. Fille, elle était déjà femme, et femme, elle était déjà d'un grand âge[30]. Elle avait pour servantes et compagnes la constance, le courage, la raison, l'humilité, la sagesse, la concorde, la prudence et la bonté[31]. Qu'elle marchât ou s'arrêtât, toujours le ciel lui accordait sa faveur. La religion et la foi la désignaient du doigt très gracieusement[32]. Et si Jésus-Christ

n'avait dû prendre chair en son humanité, Dieu l'aurait créée sans une once de mortalité[33].

Comparaissant devant l'admirable présence de la Vierge, le messager de Dieu laissa retomber sur ses pieds la robe pleine de noblesse dont les vents de Zéphyre avaient fait voltiger les plis et, découvrant sa face de feu, il replia ses ailes ; alors émana de lui une odeur nectarée qui, en se mêlant à la suavité de la fleur virginale, perdit autant de son parfum qu'en perdent les violettes là où flamboient les roses[34]. Et en voyant la mère du Messie, il l'adora et s'émerveilla comme s'il eût vu un second Paradis.

Marie demandait alors au ciel de lui accorder la grâce d'être une servante des plus humbles chambrières de cette Vierge dont devait naître son créateur. Tout entière à ses humbles prières, elle fut surprise par l'éclat resplendissant de l'ange qui la saluait, de la même façon que nous sommes brutalement surpris par l'éclair et le tonnerre. Ne sachant rien encore de l'honneur qui allait lui être fait, saisie de peur, elle devint aussi pâle que les violettes tourmentées par la gelée nocturne. Puis son embarras lui colora les joues du même vermillon qui rougit le visage de la pastourelle lorsque, cueillant des roses pour s'en faire couronnes et bouquets, elle aperçoit près d'elle un noble pélerin.

Mais l'ange lui dit : « *Ave*, étoile qui apparus au ciel avant que d'apparaître sur terre ; c'est pour cela que mes yeux supportent la surabondance de lumière dont tu resplendis. Le Dieu qui vient habiter avec toi a fait directement[35] pleuvoir en ton sein toute sa grâce, et nul signe du zodiaque, nulle planète n'a pu la retenir[36] avant qu'elle soit infuse en ton ventre où siège en très humble harmonie la blanche pudeur : âme pure en quelque sorte en un corps très purifié. C'est pourquoi tu es bénie et bienheureuse plus que toutes les femmes bénies et bienheureuses[37]. »

En voyant le grand salut qu'il lui fit, elle se troubla comme se trouble la simple pucelle quand quelqu'un risque, en lui faisant la cour, de porter atteinte à son honneur[38]. Et tandis qu'elle réfléchissait à ces paroles si étonnantes, son visage s'enflamma à nouveau de la rougeur dont flamboient les pétales

des roses qui s'épanouissent au moment précis où l'aube du jour fait place au soleil levant. Lui, qui remarqua la crainte qui la troublait, dit : « Rassure-toi, Vierge, car c'est à bon droit que le Père, qui donne le mouvement au cours des astres, m'envoie du palais céleste auprès de toi pour te dire que tu enfanteras le refuge des espérances humaines, et que devant ton enfant le grand monde s'inclinera. Il cessera de faire des sacrifices aux faux prodiges, il les offrira à la vraie divinité et observera la religion digne de naître bientôt dans la pensée des justes ; il consacrera à l'auteur de sa rédemption des temples très grands qu'il ornera de dons très riches[39] et il le saluera matin et soir en chantant des prières[40]. Ainsi, sa piété lui fera avoir part avec lui à ce règne auquel rien de fini ne peut prescrire de fin. »

À ces mots, elle se prit à douter intérieurement de ce qu'elle entendait, comme lorsqu'on doute de quelque chose d'inouï et d'impossible, ou qu'on n'accorde aucune foi aux promesses flatteuses de grandes espérances. Elle répondit : « Et comment cela peut-il se faire, puisque je ne connais aucun homme[41] ? »

L'ange lui répondit : « Le Saint-Esprit viendra en toi comme l'harmonie des saisons dont le soleil féconde l'humeur de la terre[42]. Et sa vertu emplira tes entrailles : celui qui naîtra de toi sera le Dieu des dieux et le Saint des saints. Vois comme Élisabeth, ta parente, quoique stérile, a conçu un fils sur le tard de son âge. Ainsi l'a voulu celui qui le peut[43]. »

Alors la déesse des Vierges leva les yeux vers les toits dorés et, serrant ses mains sacrées contre sa chaste poitrine, dit : « Voici la servante de celui qui donna la clarté à la lumière et l'obscurité aux ténèbres. Que désormais ma foi pleine de respect obéisse à la volonté d'en haut[44]. J'accepte, ô Père omnipotent, le Verbe saint où ton esprit est enclos. Voici mon humilité qui déjà le sent dans le lieu où tu as choisi qu'il prenne notre image. Et puisqu'il te plaît de te transporter en moi, voici non seulement le sein et le ventre, mais aussi le cœur et l'âme prêts à te recevoir. Car si le soleil transperce le cristal sans le percer[45], je peux bien croire que tu entres en moi et en sortes sans entacher la pureté

de cette virginité qui t'appartient. » Elle ne dit rien d'autre. L'ange, qu'elle avait reconnu à l'habit, à l'éclat resplendissant et aux plumes, voulant honorer le résultat de l'ambassade accomplie, l'adora.

Aussitôt qu'elle eut consenti à la parole divine, une nouvelle lumière resplendit. Et tandis que toute la maison s'emplissait de clarté, voici la reine élue tout enveloppée de rayons[46] qui brûlaient du feu immortel. Mais (chose merveilleuse à dire, et non merveilleuse à croire, car pour celui qui peut tout, c'est peu de chose que de rendre possible l'impossible) son ventre se vit rempli de tout cela même qui resplendissait, de sorte que le Saint-Esprit, qui s'était remis lui-même comme une colombe dans son propre nid, reçut tout ce qu'elle comportait d'humanité ; car la parole invisible vivifiée dans une vigueur céleste, une vertu divine, un pouvoir immortel, s'engrossa en elle sans entacher sa chasteté d'aucune violence. Et descendant d'elle-même par tous les membres, la Parole les parcourut petit à petit, toucha légèrement les sens, se répandit par les os et, remplissant d'elle-même les voies secrètes, s'émerveillait en même temps qu'en les parcourant toutes avec sa propre grâce, elle trouvait les lieux de ses délectations candides, purs, suaves, doux, sacrés et saints[47]. La nature, recueillie en elle-même et pressée par le poids de la vigueur, de la vertu et du pouvoir célestes, ou plutôt occupée par Dieu lui-même qui éprouve les choses non éprouvées, avait peur et se taisait comme quelqu'un qui se tait de crainte. Mais en éprouvant de la crainte et en se taisant, la nature saisissait les qualités divines avec les qualités humaines[48].

À ce moment, l'oiseau céleste étend les ailes et commence son battement d'une épaule, puis de l'autre ; puis en rassemblant leur mouvement, il les fait bruire légèrement ; il s'élève en l'air et, gagnant peu à peu le ciel, s'éloigne de la terre[49] ; comme il prend de la hauteur, il devient, de grande figure qu'il était, une chose qui se voit encore, et ne se voit pas. La Vierge, qui le suivait des yeux, dit en le perdant de vue : « Adieu, honneur du chœur des anges, va en paix, fidèle courrier. Et quand tu te présenteras

devant le Père éternel, assure-le de mon obéissance, car le miraculeux enfantement qui s'opérera en moi rendra témoignage ici-bas de ma virginité. »

Mais voici que le soleil souverain, qui avait caché en elle sa lumière, se met à luire à travers elle et commence à la faire resplendir comme resplendit un vase d'albâtre dans lequel est enclose une lumière. Elle devint ainsi comme une lampe qui éclairait les ténèbres du monde entier[50]. Et se sentant déjà lourde de l'esprit de sagesse et d'intelligence, de l'esprit de délibération et de force, de l'esprit de science et de piété, et remplie de toutes les grâces qui s'y ajoutent[51], elle se montra à trois vierges consacrées à Dieu ainsi qu'à toutes ses compagnes[52]. Éblouies par les rayons du messager céleste, celles-ci ressemblaient à des paysannes effarouchées par le bruit du tonnerre, qui croient qu'il fait nuit de tous les côtés où porte leur regard. Mais après leur avoir découvert l'incroyable vérité, la Vierge prit en leur compagnie le chemin vers la cité de Judée où se trouvait le temple de Zacharie[53].

# La Nativité[1]

Déjà approchait le temps du glorieux enfantement, d'où naquit le Salut qu'attendaient les nations. Tandis que Marie et Joseph s'en allaient obéir à l'empereur[2], à voir la paix qui les habitait, on pouvait croire qu'ils étaient une colombe et un cygne qui, sans nul souci de leur nourriture, se promènent sur le rivage[3]. Mais voici que le ventre de Marie, enclos sans tache et vierge de toute atteinte, se met à bouger ; car le Verbe incarné, rallumé en sa propre lumière, s'apprêtait à montrer son image à notre ressemblance. Alors Joseph trouva une caverne non loin de là et, y dirigeant ses pas, il y conduisit Marie[4]. La joie que celle-ci ressentait aux mouvements que faisait Jésus dans son ventre était à elle seule plus grande que la somme des douleurs éprouvées par toutes les femmes réunies quand les assaillent les souffrances causées par la créature qui veut naître d'elles. Dans tous ses membres se répandait un bien-être si suave que son âme, ses esprits et son cœur[5], consolés par ce plaisir sans pareil, éprouvaient les douceurs du Paradis.

Le lieu où tous deux se réfugièrent était un édifice antique en ruine ; quelques colonnes brisées et plusieurs morceaux de muraille de pierres vives qui s'y trouvaient en témoignaient[6]. Comme le temps avait abattu l'édifice sans aucun égard, les épines et les lierres, sans plus du tout respecter le lieu, s'étaient si bien emparés de lui que, si quelqu'un n'avait eu l'adresse de les écarter, tout eût été, en cette bienheureuse nuit, la proie des épines et des lierres en fleur. Une partie de cette ruine, qui se maintenait debout grâce à la bonté et à l'attention des bergers, était couverte d'un toit de roseaux qu'ils avaient assemblés de

façon rustique, sans ôter les feuilles ni les racines, comme elles avaient poussé. Ce toit était soutenu par des poutres de bois dont la pluie et la vieillesse avaient affaibli la résistance. La porte qui était tombée par-dessus l'entrée était faite de branches de saule entrelacées. À l'intérieur de la cabane se tenait, en compagnie d'un ânon, un bœuf en train de ruminer[7] ; le foin qui tombait devant eux au fur et à mesure qu'ils s'en nourrissaient avait constitué entre leurs pieds un petit lit quasi semblable à celui dont usent les ermites à l'intérieur des rochers de leurs ermitages, afin que leur sommeil ne soit pas assez profond pour empêcher leurs oreilles d'entendre sonner l'heure des prières.

C'est en la pauvreté d'une telle demeure que daigna naître celui qui fit le logis des dieux. Mais quelle masse de bâtiments, quelle structure, quel palais d'or et de pierres précieuses orné de personnages de marbre et d'hommes de métal qui se dressent dans la résidence pompeuse de leurs rois, quels édifices élevés orgueilleusement aux yeux de spectateurs ébahis par la merveille d'une telle magnificence conférèrent-ils jamais autant de gloire que n'en reçut le lieu, le giron très humble où naquit celui qui aime l'humilité avec ferveur ?

La nuit aventureuse où naquit celui qui fut avant de naître, quoiqu'elle eût enveloppé de ses très grandes ailes tout l'espace que lui prescrivait la nature, s'efforçait de ne pas ravir aux choses leur couleur. Comme approchait le moment bienheureux d'une telle naissance, la nuit se dépouilla de ses voiles noirs et se revêtit d'un habit identique à celui que revêt un jour ensoleillé, tant les lampes célestes consumèrent de leurs feux toutes les nuées et toutes les brumes qui leur faisaient de l'ombre. Comme si elles avaient la prescience de la naissance de celui qui les fait briller, elles comparurent toutes au théâtre du ciel[8]. Remplis d'une joie inouïe, les astres errants commencèrent à tournoyer en brillant très fort et se placèrent au siège des lumières fixes ; les lampes se réjouissaient de voir les astres qui jamais ne bougèrent vagabonder en mille chemins de clarté. Et celles qui jamais n'avaient cheminé éprouvaient de leur côté une grande joie, maintenant qu'elles vagabondaient, à voir s'immobiliser ce